

Introduction

1. Une science réflexive

Afin d'expliquer la persistance des différends théoriques qui divisent les spécialistes en sciences sociales, il est devenu coutumier aujourd'hui d'évoquer une situation de crise chronique. La sociologie n'échappe pas à la règle. La concurrence entre écoles de pensée et l'existence de doctrines difficilement conciliables sont bien souvent désignées comme les symptômes les plus évidents de ce malaise profond. Pour parer cette critique, les sociologues ont parfois argué de la relative jeunesse de leur discipline. Il est vrai que si on la compare à d'autres sciences sociales comme le droit, l'histoire ou l'économie politique, la sociologie – en tant que science constituée – est de facture récente. La définition d'un objet propre, la mise en œuvre de méthodes d'investigations scientifiques originales et la reconnaissance institutionnelle (création de revues spécialisées, de chaires à l'université...) ne sont acquises pour la première fois, dans quelques pays industrialisés, qu'à l'extrême fin du XIX^e siècle.

Mais peut-on vraiment, presque deux siècles après qu'Auguste Comte a forgé le néologisme de sociologie, continuer à évoquer crânement une éternelle crise de jeunesse ? Cela est loin d'être sûr. Les batailles d'écoles, l'existence de paradigmes alternatifs ne sont pas l'apanage des sociologues. Il n'est qu'à se tourner, pour s'en convaincre, vers des disciplines voisines : l'économie, la psychologie, la linguistique..., elles aussi, sont le théâtre d'âpres et incessants débats théoriques.

À l'inverse exact de ceux qui, comme Karl Popper (*La Logique de la découverte scientifique*, 1934), s'intéressent à la production et à la validité des théories dans un univers épuré de toute force sociale, nombreux sont les épistémologues et sociologues qui, chacun à leur manière, pointent le caractère nécessairement relatif et historique de toute théorie scientifique (D. Bloor, P. Bourdieu, école de Francfort, M. Foucault...). Dans *La Structure des révolutions scientifiques* (1962), Thomas Kuhn explique ainsi qu'au sein même des sciences de la matière, le consensus théorique parmi les chercheurs n'est ni parfait ni permanent. Il évoque l'idée d'une succession de paradigmes dominants (ensemble d'objets, de questions, de méthodes, de savoirs... légitimés à un moment donné par une communauté de savants) qui scandent l'histoire des sciences.

De ce dernier point de vue et au même titre que n'importe quel autre énoncé scientifique, les théories sociologiques sont frappées au coin de la relativité et de la fragilité historique. Elles possèdent cependant une particularité indéniable : la capacité à user de leurs propres outils pour faire de la science (à commencer par la sociologie elle-même) un objet d'étude privilégié. Parce que la production de connaissances scientifiques est une pratique sociale comme une autre, la portée des théories sociologiques doit donc être doublement évaluée : d'une part, à l'aune de leur plus-value intellectuelle ; d'autre part, au prisme des enjeux et configurations socio-historiques dans le cadre duquel le savoir se façonne.

2. Mémoire de la sociologie

Le travail d'enquêtes, d'analyse statistique, de confrontation aux archives... est une pratique obligée dans l'apprentissage du métier de sociologue. Car la sociologie est, avant tout, une science empirique. Cette pratique n'aurait pourtant guère d'utilité si elle ne s'inscrivait pas dans une œuvre et une mémoire collectives que l'histoire des idées contribue, à sa façon, à restituer.

« Tout travail, tout choix d'études et de méthodes, en sociologie, suppose une "théorie du progrès scientifique". Tout progrès scientifique est cumulatif; il n'est pas l'œuvre d'un homme, mais d'une quantité de gens, qui révisent, qui critiquent, qui ajoutent et qui élarguent. Pour faire date, il faut associer son travail à ce qui a été fait et à ce qui se fait. Il le faut pour dialoguer, il le faut pour l'objectivité. »

C. Wright Mills, *L'Imagination sociologique*, 1959.

Le point de vue épistémologique de Mills laisse paraître un optimisme quelque peu discutable. Il n'est pas douteux en revanche que, forte d'un passé déjà riche, la sociologie soit aujourd'hui devenue une discipline de référence et à références. Comme l'a montré J.-C. Passeron (*Le raisonnement sociologique*, 1991), ses propositions ont une validité souvent circonscrite dans le temps et dans l'espace et, à ce titre, elle échappe aux critères épistémologiques habituellement utilisés pour éprouver le caractère scientifique des théories physiques, biologiques... Elle offre néanmoins une boîte à outils qui, sous réserve d'être mobilisée à bon escient, sert toujours utilement à ceux qui se proposent de scruter à la loupe les pratiques et les représentations sociales. Aussi, à peine de réinventer continuellement et naïvement les analyses et concepts clefs de sa discipline, le sociologue ne saurait faire fi de l'histoire de sa spécialité. De même lui serait-il impossible de saisir la portée et le sens de toute innovation si celle-ci – condition nécessaire mais non suffisante – n'était mise au regard de recherches et de points de vue préexistants. Connaître la sociologie, c'est donc non seulement savoir la pratiquer mais savoir aussi plonger dans son histoire.

3. Une histoire complexe et toujours en chantier

Contrairement à une vision simpliste et caricaturale du développement des sciences, l'histoire de la sociologie ne peut se concevoir sur le simple modèle d'une accumulation linéaire, régulière et vertueuse d'un savoir que l'on pourrait, une fois pour toutes, conserver au Panthéon des idées. Pourquoi cela ?

Tout d'abord parce que les idées ne se reproduisent pas d'elles-mêmes comme – pour reprendre une métaphore souvent empruntée – les papillons engendrent des papillons. La production des connaissances est liée en grande partie à des facteurs contextuels déterminants. Les mouvements de l'histoire et de la société contribuent à créer continuellement de nouveaux problèmes, à invalider certains schémas anciens et à stimuler de nouvelles analyses. Après les catastrophes humaines provoquées par les régimes totalitaires du ^{xx}^e siècle, par exemple, nos façons de penser l'ordre social ou encore de lire certains penseurs des siècles passés se sont nécessairement modifiées. C'est dire combien il serait illusoire de s'enfermer dans le monde éthéré de l'abstraction pour comprendre la portée et les limites des théories sociologiques.

Plus précisément, c'est un double écueil qu'il convient d'éviter : autant il importe de replacer les idées dans leur contexte social, culturel et institutionnel, autant il serait vain, à l'extrême inverse, de réduire celles-ci à des déterminants purement historiques. Prétendre que les analyses de Marx ou de Weber sont aujourd'hui périmées parce qu'entièrement dominées par les préoccupations de leur époque, c'est tomber dans un travers qui condamne à ignorer que certains outils, certains modes d'interrogations du social peuvent résister à l'usure du temps. Au nom de préceptes méthodologiques qui ont fait leurs preuves, il est ainsi de nombreux sociologues contemporains qui se réclament toujours de Marx, de Weber... sans nécessairement épouser, d'ailleurs, l'ensemble

des convictions de ces derniers. Une seconde illusion simpliste doit être également dissipée : celle qui attribue un caractère figé à l'histoire des idées. Chaque époque possède sa façon de lire et de célébrer des œuvres tout en reléguant des contributions que d'autres générations (re)découvriront peut-être. Par conséquent, un ouvrage traitant de l'histoire des idées est nécessairement relatif parce que, que l'auteur s'en défende ou non, il est une part des représentations collectives du moment qui s'expriment à travers lui.

Trois exemples permettront d'illustrer le propos. À l'heure actuelle, Max Weber fait figure de personnalité scientifique de premier plan dans le sérail des pionniers de la sociologie allemande. Pourtant, en dépit de la valeur intrinsèque de l'œuvre, ce jugement n'allait pas de soi au début du ^{xx} siècle. Comme l'a écrit Norbert Elias, « dans les années vingt, Max Weber était encore loin de se détacher du groupe des spécialistes allemands en sciences sociales, alors qu'aujourd'hui, avec le recul du temps, il est reconnu grâce au tri effectué en silence par les générations suivantes » (*Norbert Elias par lui-même*, 1991).

Le deuxième exemple montre que les livres peuvent connaître, eux aussi, les aléas de la reconnaissance institutionnelle : aujourd'hui, *Le Suicide* de Durkheim est volontiers présenté aux étudiants comme l'ouvrage majeur du sociologue français, voire même comme un ouvrage incontournable de l'histoire de la sociologie. Or, comparée à d'autres du même auteur, cette étude a connu relativement moins de succès du vivant de Durkheim, y compris chez les disciples proches.

Nous devons aussi constater – troisième illustration – à quel point l'histoire de la sociologie a longtemps pu raisonner en des termes exclusivement masculins, en occultant notamment de notre mémoire collective les débats menés, à la fin du ^{xix} siècle, sur la « question des femmes ». De nombreuses décennies durant, les travaux sur ce thème sont restés méconnus. À l'instar de ceux de Marianne Weber (l'épouse de Max), auteur de *Ehefrau und Mutter in der Rechtsentwicklung* (1907) et de *Frauenfragen und Frauengedanken* (1910), ils ont pourtant contribué au développement de la théorie sociologique. Il a fallu attendre

ces dernières années pour qu'enfin on puisse redécouvrir l'intérêt de telles recherches, ainsi que le lien étroit qu'elles ont pu nouer avec les traditions de pensée propres aux pays où elles ont vu le jour (T. Wobbe, I. Berrebi-Hoffmann, M. Lallement, *Die Gesellschaftliche Verortung des Geschlechts. Diskurse der Differenz in der Deutschen und Französischen Soziologie um 1900*, 2011).

4. Invitation à une histoire des idées sociologiques

Si la sociologie s'affirme assez tardivement dans l'histoire des sciences sociales, les considérations sur la façon de «vivre ensemble» ont tôt accompagné les efforts de réflexions des philosophes et autres penseurs du politique. Aussi, pour comprendre l'originalité des idées que l'on peut qualifier, à compter du XIX^e siècle, de «sociologiques» (parce qu'énonçant des points de vue nouveaux sur les hommes vivant en société et parce qu'énoncées par des individus qui vont se reconnaître sociologues), il est nécessaire d'inscrire leur genèse dans un mouvement de long terme.

Le risque premier d'un tel projet est d'opérer un survol, nécessairement caricatural et émietté, de l'histoire de la sociologie. C'est pourquoi, sans volonté d'exhaustivité (comment cela pourrait-il être possible?) et avec la claire conscience de l'oubli parfois injuste de certaines approches, de la réduction de certaines analyses subtiles et complexes, de la sous-estimation de certains facteurs institutionnels, cet ouvrage privilégie non seulement le point de vue sociologique *stricto sensu* (aux dépens de la psychologie sociale, de l'anthropologie, de la linguistique...) mais également des auteurs ou des écoles, qui semblent aujourd'hui les plus significatifs pour comprendre tant la sociologie contemporaine que le monde moderne. Précisons en second lieu que, destiné à des apprentis sociologues et à des non-

spécialistes, ce livre est avant tout une introduction. Il ne pourrait en aucun cas se substituer à la fréquentation des textes originaux : il se veut, tout au contraire, une invitation au contact direct avec les grandes œuvres de la sociologie, rencontre qu'aucun manuel ne saurait remplacer.

Le présent ouvrage est composé de deux tomes. Le premier est consacré aux pionniers et aux fondateurs de la sociologie. Le second présente les développements de la sociologie contemporaine depuis les années 1930. Trois parties structurent le premier tome. La première questionne, du point de vue du « vivre ensemble », les multiples philosophies qui jalonnent la période courant de l'Antiquité au siècle des Lumières (chapitres 1 et 2). La deuxième partie rend d'abord compte des théories du social telles qu'elles se développent avec la thématique socialiste (chapitre 3). Elle présente ensuite les différentes écoles sociologiques qui s'affrontent, dans les pays industrialisés, à la fin du XIX^e siècle (chapitre 4). Si les contacts entre sociologues de pays différents ont été noués assez rapidement, c'est en termes de tradition nationale qu'il convient malgré tout, on le verra, de raisonner. La troisième partie, enfin, est consacrée à deux auteurs majeurs, auteurs contemporains l'un de l'autre (mais qui n'ont jamais débattu ensemble) et qui ont acquis après leur mort le titre de « père-fondateur » en sociologie. Il s'agit respectivement d'Émile Durkheim (chapitre 5) et de Max Weber (chapitre 6).

